

L'acte de vénération **par le P. Stephen Freeman**

Aucune activité spirituelle n'imprègne autant l'orthodoxie que la vénération. Pour les non-orthodoxes, la vénération est souvent confondue avec le culte. Nous embrassons des icônes ; chanter des hymnes aux saints; crie "Très Saint Théotokos, sauve-nous !" Et tout cela scandalise les non-orthodoxes qui pensent que nous sommes tombés dans un marécage du christianisme paganisé. Il n'est pas rare d'entendre des orthodoxes s'excuser plus ou moins pour cette activité et chercher à la minimiser. "Nous essayons seulement d'honorer les saints, etc." Ce qui manque, trop souvent, c'est une explication vigoureuse du travail de vénération et de sa place centrale dans la vie chrétienne.

Le mode normal de "voir" dans notre monde quotidien peut être appelé "objectif". Nous voyons les choses comme des objets, et rien de plus. En effet, nous voyons la plupart des gens comme des objets à moins que nous ayons des raisons de faire autrement. Parfois, nous voyons les gens comme des objets pour ne pas les voir autrement. Mais cette vision objective est une façon extrêmement limitée et limitative de voir quoi que ce soit. La vénération nous amène à une autre forme de voir.

Il est soigneusement noté dans les récits de la résurrection du Christ qu'il n'est pas reconnu au début, et à plus d'une occasion. Marie-Madeleine le prend pour le jardinier. Les disciples sur le chemin d'Emmaüs lui parlent en marchant mais ne le reconnaissent qu'au moment où il disparaît. Les disciples qui pêchent ne le reconnaissent qu'après avoir fait une pêche miraculeuse.

Les explications les plus idiotes de ces échecs à reconnaître sont celles qui tentent de l'attribuer au chagrin. Les histoires ont clairement autre chose en tête. Cet autre chose se révèle particulièrement dans la rencontre du Christ avec Marie-Madeleine. Elle pense qu'il est le jardinier et veut savoir où le corps de Jésus a été déplacé. Mais soudain, ce "jardinier" l'appelle par son nom, "Marie". Et elle Le reconnaît. Ce qui s'est produit, c'est le passage d'une vision objective à une vision personnelle. Ce n'est que dans le domaine de la personne que nous expérimentons la communion. Nous ne communions pas avec de "simples" objets. La Résurrection, parmi beaucoup de choses, représente le triomphe du personnel sur l'objectif/matériel. Le Christ ressuscité ne peut pas être vu d'une manière objective, ou, du moins, il ne peut pas être vu pour qui il est d'une telle manière. Il serait plus exact, ou utile, de dire qu'Il est discerné, ou perçu, plutôt que simplement vu.

« Discerné » et « perçu » impliquent tous deux quelque chose de plus de la part de l'observateur qu'une simple vision.

La vénération est bien plus que les actes de s'incliner, de s'embrasser, de se signer, d'offrir de l'encens ou d'allumer des bougies. Ces choses deviennent vénération lorsqu'elles sont offertes à la personne qui est rendue présente dans une icône. Une icône qui devient un objet cesse d'être une véritable icône et devient un simple art, ou pire, l'objet d'un fétiche. Les Pères ont enseigné qu'une "icône rend présent ce qu'elle représente". La vénération d'une icône est une rencontre avec une personne. Il est à noter que dans la peinture canonique d'une icône, les personnes ne sont pas représentées de profil (autre que le diable et Judas). Nous les rencontrons toujours face à face. Le traitement impersonnel et objectif d'une autre personne est un acte de honte et lui cache intrinsèquement notre propre visage.

À un moment donné, l'utilisation de l'iconographie par l'Église s'est déformée et est devenue l'utilisation de l'art par l'Église. L'art est intéressant et sert la fin de la beauté (lorsqu'il est bien fait). Mais ce développement dans l'Église (principalement en Occident, mais aussi parfois en Orient, car certains styles ont été copiés) représente un détournement de l'icône comme rencontre et objectivation de l'homme et de la nature. C'est parmi les nombreuses étapes sérieuses qui ont créé la notion d'un monde sécularisé.

Jésus, en tant que sujet artistique, est également accessible à tous. Son utilisation dans l'art le rend objet. En effet, Jésus est fréquemment utilisé pour « faire une déclaration ». Mais c'est l'anti-icône, la trahison du personnel telle qu'elle nous a été révélée dans la Résurrection. Le Christ devient historicisé, un objet parmi tant d'autres à disséquer et à discuter.

Bien sûr, les chrétiens sont libres. Nous pouvons décorer nos vies avec l'art que nous choisissons tant que nous ne confondons pas l'art avec l'iconographie, ni le sentiment religieux avec la rencontre spirituelle. Mais notre engagement envers l'art peut facilement dépasser notre expérience des icônes. Notre culture sait « voir » l'art, mais les icônes restent opaques. Seul le véritable acte de vénération révèle ce qui est rendu présent dans une icône.

Je me souviens de ma première expérience avec une icône. J'avais acheté une estampe à Saint-Vladimir et je l'avais montée. Je l'aurais devant moi pendant mon temps de prière. Je regarderais et penserais, et regarderais plus dur. Je pense que je m'attendais à « voir » quelque chose ou qu'il y ait une traînée de pensées inspirées par mon regard. Mais c'était tout simplement vide. À l'époque, j'étais un jeune anglican d'âge universitaire et je n'avais aucune idée de comment trouver mon

chemin dans le monde d'une icône.

Quelques décennies plus tard, je suis devenu orthodoxe, après avoir rédigé une thèse de maîtrise sur la théologie des icônes et j'ai appris à les comprendre. L'été qui a suivi ma conversion, j'ai visité le Séminaire Saint-Vladimir pour la première fois. J'ai été surpris en entrant dans la chapelle de voir que l'icône de la Vierge sur l'iconostase était l'original des petits caractères avec lesquels j'avais commencé mon voyage. Et puis j'ai pu la voir. Tout le voyage m'a semblé intensément personnel, sans accident ni caprice. Elle m'avait ramené à la maison !

C'est quelque chose que la vénération commence à nous révéler. Nous ne pensons pas aux saints ni ne les imaginons. Dans leurs icônes et notre vénération, nous apprenons à les connaître. Nous les voyons face à face et apprenons même à les reconnaître ainsi que leur travail et leurs prières dans notre vie quotidienne. Le monde n'est pas accident et caprice. C'est profondément intentionnel et personnel, et conspire vers notre salut.

Les « objets » dans nos vies ne sont rien de la sorte. C'est seulement l'objectivité sombre et impitoyable du cœur moderne qui a tant désenchanté la réalité. Nous nous imaginons les seuls êtres sensibles abandonnés sur une petite planète bleue dans l'espace. Nous nous demandons s'il y a de la "vie" là-bas, comme s'il y avait autre chose n'importe où.

Le monde est icône et sacrement. Mais on ne peut pas le savoir tant qu'on ne le voit pas face à face. Écoutez ces douces paroles de saint Jean de Damas (VIIe siècle) : J'honore toute matière et la vénère. À travers elle, remplie, pour ainsi dire, d'une puissance et d'une grâce divines, mon salut m'est venu. Le bois trois fois heureux et béni de la Croix n'avait-il pas d'importance ? La montagne sacrée et sainte du Calvaire n'avait-elle pas d'importance ? Qu'en est-il du rocher vivifiant, du Saint Tombeau, source de notre résurrection, n'était-ce pas la matière ? Le livre saint des Évangiles n'a-t-il pas d'importance ? La table bénie qui nous donne le Pain de Vie n'a-t-elle pas d'importance ? L'or et l'argent dont sont faits les croix, les plaques d'autel et les calices n'ont-ils pas d'importance ? Et avant toutes ces choses, le corps et le sang de notre Seigneur ne comptent-ils pas ? Ou cessez de vénérer toutes ces choses, ou soumettez-vous à la tradition de l'Église dans la vénération des images, honorant Dieu et ses amis, et suivant en cela la grâce du Saint-Esprit. Ne méprisez pas la matière, car elle n'est pas méprisable. Rien de ce que Dieu a fait ne l'est. Seul ce qui ne vient pas de Dieu est méprisable — notre propre invention, la décision spontanée de ne pas tenir compte de la loi de la nature humaine, c'est-à-dire le péché.